

## Prédication du 7 janvier 2018 – Bastian N. Vaucanson

1 Cor. 15:26-28 & 1 Tim. 2:1-6

Chaque année, janvier annonce le commencement d'une nouvelle année. Et chaque année je ressens un sentiment équivoque. D'un côté janvier est toujours une chance de trouver de nouvelles forces. Une page se tourne et une période est finie ; les journées s'éclaircissent et l'opportunité est là de prendre avantage de ce renouvellement naturel en contemplant l'année qui vient de passer afin de pouvoir attaquer le nouveau chapitre de notre vie qui nous attend. Mais de l'autre côté janvier m'apporte aussi le sentiment que rien ne change. Qu'au fond, cette idée de renouvellement est une illusion. Que rien n'a changé. Je commettrai les mêmes erreurs, j'aurai les mêmes défauts, mon équipe de foot préféré n'arrivera jamais à gagner la coupe. Mais aussi rien ne change d'un point de vue plus fondamental : les hommes continueront à être étrangers, ils feront toujours la guerre, nous continuerons à être nées dans un monde de souffrance que nous devons quitter un jour sans savoir pourquoi et comment tout ça s'est produit.

Donc, peut-être le commencement d'une nouvelle année me trouble parce qu'il met en évidence que le temps passe ; comme tous les animaux, l'homme vie sa vie plongé dans le fleuve du temps. Et ce fleuve est un milieu impitoyable à vivre parce qu'il emporte tout sans pitié. Parfois brusquement, avec une cruauté et violence qui nous choquent ; parfois lentement, avec une douceur qui est presque imperceptible. Mais n'importe comment cela se passe, le fleuve du temps n'arrête jamais de couler.

Donc, en fait ce n'est pas une question que rien ne change – car en fait le temps change tout. Non seulement notre allure, nos mémoires, nos sentiments et nos regards sur la vie mais aussi le monde qui nous entoure. Les rivières changent de trajectoires, les montagnes de profils, les océans de courants et les terres de topographies. Exposé au fleuve du temps tout change. « Le froid devient chaud, le chaud froid, l'humide sec et le sec humide » comme l'écrit le philosophe Grecque, Héraclite. Finalement c'est changement lui-même qui est le seul constant.

Et à la différence des autres animaux et de la matière physique, l'homme, lui, à la tête qui dépasse la surface de l'eau. Il voit les torrents qui l'emporte : derrière lui ses œuvres et ses amours se dissous dans l'eau gloutonnes et devant lui l'eau se jette infatigablement dans l'inconnue qui arrive à toute vitesse. L'homme se voit soi-même submergé dans ce fleuve et il se voit être emporté dans l'inconnue. Soudainement l'inconnu du futur devient présent, un moment connu et vécu, puis temps reculé dans le passé. L'eau dans le fleuve du temps est constituée par passé, présent et futur.

Mais dès que l'homme réalise sa position dans le monde temporelle le fleuve devient, lui aussi, un présent qui deviendra éventuellement passé ; le fleuve devient une transition dans quelque chose de plus grand. Le temps lui-même se dissous dans l'éternité. Premièrement l'éternité nous semble peut-être moins menaçante. Une autre chance, peut-être ? Une nouvelle vie dans laquelle nous pouvons refaire la vie encore une fois ? Mais s'il y a un fleuve éternel derrière le fleuve du temps, cela veut bien dire qu'il y aurait un troisième fleuve derrière le deuxième et un quatrième derrière le troisième etc. etc. Alors à quoi cela nous servira ?

Ecoutez ce poème de l'écrivain russe, Gavriila Derjavine (1743-1816), sur le fleuve du temps :

*Le fleuve du temps dans son emportement  
Éparpille au loin les œuvres des Hommes  
Et noie dans l'abîme de l'oubli  
Tous les peuples, les royaumes et leurs rois  
Et si quelque chose doit subsister  
Par le son du cor et de la lyre  
Le gouffre de l'éternité le dévorera  
Du destin commun il n'échappera pas*

Pour moi, ces mots mettent en évidence que le temps est une répétition sans fin – un changement constant qui est en fait seulement une fluctuation minimale dans l'éternité. Et dans ce mouvement croupissant l'homme bouleversé essaye de trouver des points de repères : nous nous aimions avec une ferveur insolente, nous faisons des œuvres d'art magnifique et nous construisions des sociétés complexes et tout ça pour lutter contre l'abîme de l'oubli et le gouffre de l'éternité.

L'histoire que raconte l'écrivaine suédoise Astrid Lindgren dans son classique *Les frères Cœur-de-lion* m'a toujours fait penser à cette fluctuation sans fin et le rôle de l'homme dans ce manège. L'histoire nous parle de l'amour fraternel et mérite bien sa statue de classique. Les frères Karl et Jonathan meurt tragiquement et se retrouve dans la Vallée des cerisiers dans le pays de Nanguiyala. Ici tout semble merveilleux. Mais ils apprennent rapidement que même dans Nanguiyala il y a du mal : la région voisine est occupée par le terrible Tengui qui profère des menaces contre la Vallée des cerisiers.

Et finalement, dans la grande bataille où les deux frères remportent la victoire sur les méchants, Jonathan souffre une blessure mortelle. Il va falloir mourir à nouveau et alors les deux frères sautent par la falaise ensemble. Et l'histoire finit avec les deux frères qui se retrouvent dans le pays de Nangilima, pays qui est plein de lumière.

Et je me suis toujours demandé : Et après Nangilima, alors ? Qu'est que c'est qui les attend ? Et après ? Et après encore ? Et encore ? Est-ce encore des batailles contre le mal ? Encore cette bataille entre le monstre du transitoire et l'amour des hommes qui prétend à être éternel ? Si ce n'est rien que cela qui les attends, la mort et le chagrin a gagnée d'avance parce qu'ils se nourrissent par la bataille même. L'art et l'amour entre les hommes, bien jolis et admiratifs qu'ils soient, sont transitif et ne pourra gagner cette bataille une fois pour toute.

Écoutez comme contraste ce que dit l'est mots du psaume 1 que nous avons chanté tout à l'heure :

*Il est comme un arbre planté près d'un cours d'eau :*

*Il produit ses fruits quand la saison est venue,*

*et son feuillage ne perd jamais sa fraîcheur.*

*Tout ce que fait cet homme est réussi.*

Comprenons ici l'eau comme le fleuve du temps et l'arbre comme Jésus. Jésus n'est pas submergé dans les eaux du fleuve du temps et il ne se laisse pas emporter par les torrents de la bataille entre la mort et l'amour. Cela ne veut pas dire, qu'il ne prend pas part dans ce tumulte. Mais cela veut dire que la bataille est entre deux forces qui n'existent seulement dans l'homme et le monde. Dieu, lui, est situé en dehors de cette bataille. Et en même temps il y participe. Peut-être nous pouvons dire qu'il est comme l'arbre et ses racines qui s'étendent dans ses eaux : Dieu prend part dans la mort et tout ce qui changeant sans changer lui-même. Comment cela est-il possible ?

Dans le texte biblique d'aujourd'hui, l'apôtre Paul nous dit que le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. Ce passage est connu comme un des grands bijoux du Nouveau testament. Même dans Harry Potter c'est mots son écrit sur le tombeau des parents du jeune sorcier. Mais d'un point de vue théologique, c'est aussi les mots qui suivent, qui sont d'une grande importance, parce qu'elles expriment *comment* cela peut prendre lieu : « Dieu soumet toutes choses au Christ. Lorsque toutes choses auront été soumises au Christ, alors lui-même, le Fils, se soumettra à Dieu qui lui aura tout soumis ; ainsi Dieu régnera parfaitement sur tout. »

Nous voyons ici la différence entre l'amour humain et l'amour divin. L'amour de l'homme est changeant. Augustin dit que le cœur de l'homme est aveugle car un jour il désire une chose, l'autre jour il désire autre chose. Mais l'amour humain exprime aussi l'intuition que le salut se trouve dans quelque chose qui est plus grand que moi. Et c'est par ce désir d'aimer que l'homme étende ses bras envers Dieu.

L'amour divin est différent, il ne change pas : Dieu le père a donné *tout* au Fils. Mais il l'a donné tout en lui donnant la mission de se laisser incarner, de rentrer dans le monde pour sauver l'homme de soi-même. Cela veut bien dire que le Père donne toute sa force, toute sa sagesse et toute sa volonté au Fils. Donc le Père a donné soi-même – son identité – au Fils. Dans cet aspect, Dieu le père n'est rien ; il est impuissant et totalement dépendant du Fils. Et le miracle c'est que le Fils lui rend cet amour même s'il doit mourir pour le faire.

Sur la croix il désespère, il se croit abandonné. Mais cela nous montre justement que l'amour divin est tout-puissant : qu'il subsiste même dans la désespérance et la mort. En mourant dans la confiance à l'amour du Père, le Fils réalise sa mission. Et ainsi il donne son identité à lui, au Père. Mais cela est seulement possible parce-que le Père, lui, a donné son identité au Fils.

Donc, en réalisant sa mission, le Fils montre le Père que son identité, c'est l'acte d'aimer. L'identité du Père c'est de donner soi-même au Fils et l'identité du Fils c'est de rendre soi-même au Père. En complétant sa mission le Fils rend l'amour au Père qui lui a été donné. L'amour divin est différent de l'amour humain parce qu'il est parfait et éternel. Il n'est pas sans risque d'être refusé, mais parce qu'il est parfait, il parvient à surmonter le risque du refus encore et encore.

C'est dans la foi de cet amour que nous pouvons rentrer dans le nouvel an sans peur. Nous pouvons tourner la page de l'inconnue et nous laisser emporter par les torrents du fleuve du temps dans la sagesse que l'amour du Christ est avec nous n'importe quelle surprise – bonne ou mauvaise – que l'année puissent emporter avec elle. Dans le nouvel an prenons soin de faire comme les trois savants de l'orient (Mathieu 2.1-2) et adorer ce Dieu qui est amour éternel et tout-puissant.